

## Évangile selon Marc, chapitre 5, versets 21 à 43

Quand Jésus eut regagné en barque l'autre rive, une grande foule s'assembla près de lui. Il était au bord de la mer. Arrive l'un des chefs de la synagogue, nommé Jaïre : Voyant Jésus, il tombe à ses pieds et le supplie avec insistance en disant : « Ma fillette est à toute extrémité ; viens lui imposer les mains pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. »

Jésus s'en alla avec lui ; une foule nombreuse le suivait et l'écrasait. Une femme, qui souffrait d'hémorragies depuis douze ans – elle avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecins et avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans aucune amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré –, cette femme, donc, avait appris ce qu'on disait de Jésus. Elle vint par-derrière dans la foule et toucha son vêtement. Elle se disait : « Si j'arrive à toucher au moins ses vêtements, je serai sauvée. » À l'instant, sa perte de sang s'arrêta et elle ressentit en son corps qu'elle était guérie de son [mal qui la flagellait]\*. Aussitôt Jésus s'aperçut qu'une force était sortie de lui. Il se retourna au milieu de la foule et il disait : « Qui a touché mes vêtements ? » Ses disciples lui disaient : « Tu vois la foule qui te presse et tu demandes : “Qui m'a touché ?” » Mais il regardait autour de lui pour voir celle qui avait fait cela. Alors la femme, craintive et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Mais il lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton [mal qui te flagellait]\*. »

Il parlait encore quand arrivent, de chez le chef de la synagogue, des gens qui disent : « Ta fille est morte ; pourquoi ennuyer encore le Maître ? » Mais, sans tenir compte de ces paroles, Jésus dit au chef de la synagogue : « Sois sans crainte, crois seulement. » Et il ne laissa personne l'accompagner, sauf Pierre, Jacques et Jean, le frère de Jacques. Ils arrivent à la maison du chef de la synagogue. Jésus voit de l'agitation, des gens qui pleurent et poussent de grands cris. Il entre et leur dit : « Pourquoi cette agitation et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte, elle dort. » Et ils se moquaient de lui. Mais il met tout le monde dehors et prend avec lui le père et la mère de l'enfant et ceux qui l'avaient accompagné. Il entre là où se trouvait l'enfant, il prend la main de l'enfant et lui dit : « Talitha koumi », ce qui veut dire : « Jeune fille, je te le dis, éveille-toi ! » Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher, – car elle avait douze ans. Sur le coup, ils furent tout bouleversés. Et Jésus leur fit de vives recommandations pour que personne ne le sache, et il leur dit de donner à manger à la jeune fille.

\* le mot “mal” utilisé ici semble avoir un lien étymologique avec le fouet, la lanière au moyen de laquelle on infligeait une flagellation

## **Méditation :**

Ce récit commence « au bord de la mer » et finit pour ainsi dire “au bord de la mission” de Jésus, c’est pourquoi il recommanda de ne rien dire pour l’instant, car il n’avait pas encore tout révélé. C’est ainsi deux récits sur les bords que l’Évangile de Marc nous donne d’entendre.

Pour commencer, voilà qu’un chef de synagogue, Jaïre, arrive et tombe aux pieds de Jésus pour le supplier : « Ma petite fille est à toute extrémité ; viens lui imposer les mains pour qu’elle soit sauvée et qu’elle vive. » Jaïre doit tenir à sa fille pour être aussi démonstratif et impératif ! Mais c’est que sa fille est « à toute extrémité » et que Jaïre a sans doute peur de rester sur cette rive là de l’existence en laissant partir sa fille au-delà de la mort.

Jésus part avec lui – sans un mot –, mais ce récit à peine commencé est interrompu par un second qui vient comme se glisser dans le cours des événements. Il s’agit d’une femme qui a des pertes continues de sang, une métrorragie dirions-nous aujourd’hui, qui dure depuis douze ans. Alors qu’elle a dépensé tout ce qu’elle possédait, les médecins de l’époque n’ont pas pu la soigner, mais en plus ils l’ont fait souffrir et son état a plutôt empiré ! C’est dire qu’elle désire être guérie.

Mais pourquoi ? Peut-être pas tant pour la maladie elle-même que pour ses conséquences sociales. Selon la Torah, la loi juive, une personne dont le sang coule est considérée comme impure, comme y perdant quelque chose de la vie, comme étant en cela dans une forme d’imperfection. Cette loi commande de ne plus toucher personne sept jour après le dernier écoulement.<sup>1</sup> Dans un tel contexte, toute vie sociale comme toute vie conjugale est donc devenue impossible pour cette femme.

Elle pense alors que si elle arrive à toucher Jésus elle sera sauvée. C’est pourquoi elle réduit le contact au minimum et ne fait que toucher le vêtement de Jésus. Les Évangiles selon Matthieu et Luc nous disent même qu’elle ne fait que toucher la frange de son vêtement.<sup>2</sup> Or la frange d’un vêtement, dans le judaïsme, a vocation à rappeler qu’il ne faut pas oublier les commandements. Voilà donc la femme au bord : au bord de la légalité, au bord du toucher, au bord de la relation car elle veut garder encore l’anonymat, au bord de la mentalité magique également.

---

1 Lévitique, chapitre 15, verset 28

2 Évangile selon Matthieu, chapitre 9, au verset 20 ; Évangile selon Luc, chapitre 8, au verset 44

Et voilà que tout semble se dérouler selon son désir. Sa perte de sang s'arrête. Elle ressent en son corps qu'elle est guérie. Et pour ce qui est de la mentalité magique, du miraculeux, Jésus s'est bien rendu compte qu'une force est sortie de lui, à son insu pourrait-on dire ! Mais si les évangiles nous présentent Jésus comme porteur d'une puissance de vie à même de guérir, ils nous le présentent surtout comme apportant le salut.

Et cela commence par une question : « Qui a touché mes vêtements ? » Question étrange pour ses disciples qui ne voit que la foule. Mais la question n'est pas pour cette foule, elle est pour faire advenir cette femme à une nouvelle vie sociale : elle qui est encore toute « craintive et tremblante » se risque à dire « toute la vérité ». Elle qui était au bord de la vie sociale, au bord de la légalité, elle ose une parole qui l'a met ainsi en danger, mais qui lui permet de se libérer de la dureté de la loi pour accéder à elle-même : une fille d'Israël libre, vivant de la grâce de Dieu. Et Jésus de ratifier ce salut, ce mouvement intérieur : « Ta foi t'a sauvée ». Si une force de vie est sortie de Jésus vers elle, ce n'est pas par magie, mais parce que la confiance était déjà là.

La confiance. Il en faut à Jaïre, car entre temps, son enfant est morte. Elle qui se tenait au bord, à toute extrémité, est passée de l'autre côté. Trop tard. À quoi bon alors désormais déranger Jésus ? demandent « les gens », ce « on » bien-pensant qui donne du « Maître ». Mais ce dernier – insiste l'évangéliste – ne tient pas compte de ces paroles et appelle Jaïre à la confiance. C'est qu'il lui en faut, malgré l'agitation, les pleurs et les grands cris, malgré les moqueries quand Jésus dit que l'enfant n'est pas morte.

Mais comme avec la femme, la guérison ne vas pas se passer totalement comme Jaïre l'avait prévue. Jésus, en effet, n'impose pas les mains sur la fillette. Non, encore une fois, la guérison ne se fera pas sans le salut. Jésus prend l'enfant par la main, comme pour l'amener sur un autre bord, en lui disant : « Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! ». Jeune fille et non plus fillette. C'est que nous découvrons qu'elle a déjà 12 ans cette enfant ! tient 12 comme avec la femme de toute à l'heure. Voilà qu'à nouveau la parole de Jésus fait advenir cette enfant comme une femme en devenir, certes encore jeune, mais non plus comme une fillette. Pour elle aussi, la vie sociale s'ouvre et un jour elle pourra quitter père et mère. Mais pour cela, elle a encore besoin de se fortifier et Jésus demande qu'on lui donne à manger.

J'ai dit que tout cela se situait comme au bord de la mission de Jésus et, en effet, ces deux événements imbriqués ne sont pas si anodins que cela dans le parcours de Jésus. Car il a pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, comme pour la Transfiguration – cet épisode où il s'est pleinement manifesté comme Fils de Dieu – et comme au jardin des oliviers – cet épisode qui ouvre sur la passion.

Dès lors, tout notre texte devient pascal : le sang qui s'écoule, le mal qui flagelle, l'agitation, les pleurs, les grands cris, les moqueries et la mort peuvent être lus comme des prémices de la Passion ; tout comme la guérison de l'enfant comme prémice de la Résurrection ; tout comme le repas de cette jeune fille comme prémice de la Cène, du repas du Seigneur.

Alors de quelle bonne nouvelle sommes nous témoins aujourd'hui avec ce texte, comme l'on été Pierre, Jacques et Jean ?

Que Dieu nous prend là où nous en sommes, même si nous sommes juste au bord,  
à la limite de la vie sociale à cause de souffrances,  
à la limite d'un statut social comme c'était le cas pour les femmes à l'époque de Jésus,  
à la limite de la relation à cause de nos peurs,  
à la limite d'étouffer celles et ceux qui nous sont chers alors que devrions les faire advenir à eux-mêmes,  
à la limite de confondre guérison magique et salut ; pour ne citer que ces exemples ;

Oui, il nous prend là où nous en sommes, mais il nous appelle à la foi,  
à la confiance malgré les commandements que les hommes s'imposent ou imposent aux autres, y compris en matière de religion,  
à la confiance malgré les pleurs, les grands cris et les moqueries, les à quoi bon de la foule, et ainsi de suite,  
à nous confier à lui, même si bien du temps s'est déjà écoulé ou s'écoulera encore, 12 ans, moins ou plus,  
à nous confier à lui dans ce qui fait notre existence telle qu'elle est, même si nous ne sommes ni à la Transfiguration, ni à la Passion, ni à la Résurrection, mais juste dans l'ordinaire de nos vies,

Oui, il nous prend là où nous en sommes tout en nous appelant à la foi, à la confiance. Mais il ne peut nous sauver que si nous écoutons sa parole à lui : cette parole qui nous fait advenir comme fils et filles de Dieu, libres au sein de nos communautés humaines, même si nous pouvons avoir encore besoin d'être fortifié dans la communion et l'attention des uns envers les autres.

Si nous écoutons ainsi sa parole à lui et partageons ce qui nourrit et fortifie nos vies, le Ressuscité peut alors devenir le ressuscitant pour nous-mêmes ou nos proches. Voici cette bonne nouvelle pour l'aujourd'hui de nos existences. Amen